

Jean-Louis Poirot

Le paladin de la mouche



© Service photo « l'Express ».
Cliché J.-P. Couderc

La mer faillit ravir à la pêche à la mouche l'une des personnalités les plus originales et les plus attachantes qui soient. Epris avant tout de liberté et dépendant d'un impérieux besoin d'espace, Jean-Louis

Poirot, amoureux de la mer, s'embarqua, à l'âge du service militaire, en tant qu'outilleur dans la Marine nationale. Ce faisant, il espérait autre chose que les gros bateaux sur lesquels règne une discipline très stricte ; il rêvait de brise et de houle, de chants marins et d'embruns, d'évasion vers le large d'un terrien attaché à ses copains.

Curieux destin que celui de ce vosgien, né en 1932 à proximité de Remiremont, devenu lozérien ! Les monts austères des Vosges, qui ne se livrent pas mais se découvrent, habitent son cœur, et sa fidélité à leur égard n'a jamais été prise en défaut. De son enfance les pieds dans l'eau, Jean-Louis garde des souvenirs de truites, de rivières regorgeant de poissons vers lesquelles il se sentait naturellement attiré.

Revenu de la marine, Jean-Louis s'essaya tout d'abord chauffeur de taxi dans la capitale, sans succès, puis tâta de la publicité, sans conviction, et devint enfin écailler. A l'occasion de l'une de ses prospections au pays des lacs et des rivières, il découvrit la Lozère, les monts d'Aubrac, la vallée du Lot et tous les replis enchanteurs du sud du massif Central. En 1958, souhaitant vérifier la réalité du cheptel piscicole de cette région, il prit, à la main certes mais tout de même, une quarantaine de truites sur quelques mètres de rivière ! Ce qui le décida à jeter l'ancre en Lozère, tout en continuant à travailler à Paris.

A cette époque, en Limousin par exemple, les pêcheurs étaient rares ; la majeure partie d'entre eux pêchaient à la sauterelle, à l'asticot, au devon ou à la

cuillère. En Lozère, en revanche, les pêcheurs étaient très nombreux ; les plus jeunes, comme les anciens, pêchaient à la mouche artificielle.

Pour la plupart, il s'agissait d'employés ou de fonctionnaires qui profitaient de leurs loisirs pour arpenter les rivières. Ils pêchaient « professionnellement », car tout le monde vendait son poisson, la quantité de prises étant le seul challenge. L'état d'esprit correspondait à l'état des faits, chacun dissimulait jalousement sa technique, ses coins favoris, le choix de ses mouches ; l'adage qui court dans certaines professions artisanales s'appliquait ici avec toute sa force : « Un métier, ça ne s'apprend pas, ça se vole ! »

C'est exactement ce que fit Jean-Louis Poirot : il observa les uns et les autres, se procura une canne, une soie, quelques mouches au hasard, et commença un apprentissage solitaire aussi dur que long. Chacun se pressait au coup du soir ; Jean-Louis regardait, pêchait, se corrigeait, s'améliorait, bref, cherchait comme un scientifique isolé dans son laboratoire. Les progrès récompensèrent le labeur et, bientôt, lui aussi put vendre ses truites.

Rares étaient les pêcheurs qui fabriquaient eux-mêmes leurs mouches : celles-ci étaient achetées chez le détaillant le plus proche, un franc la pièce. La plupart d'entre elles provenaient de la maison de Chamberet.

Un jour, Jean-Louis vit deux « vieux » qui confectionnaient des mouches au bord de la rivière en tenant l'hameçon par l'œillet, par commodité. Il entreprit aussitôt de les imiter et commença à enrouler des plumes, des

fil de montage, et essaya, toujours seul, de comprendre ce que doit être une mouche efficace. Dix années d'apprentissage et de perfectionnement furent nécessaires pour la mise au point d'une soixantaine de modèles. Pour fabriquer ses artificielles, Jean-Louis achetait des plumes de coq provenant de Chine, les teignait, les montait et les éprouvait en situation. Pendant quelques années, Jean-Louis acheta ses propres coqs, ce qui lui coûta beaucoup plus que ce qu'il en retira, tant financièrement que sur le plan des résultats en action de pêche.

Jean-Louis Poirot vendit ses truites jusqu'à ce qu'il fût contraint à mettre au point et à commercialiser ses propres mouches. Dès 1979, sa collection compte plus de 200 modèles, tous sortis de ses doigts.

Son fils travaille aujourd'hui avec lui à la confection des mouches. Jean-Louis a fabriqué, seul, des centaines de milliers d'insectes artificiels, connus dans le monde entier et appréciés par un nombre incalculable d'inconditionnels.

Dès que l'on évoque la personnalité de Jean-Louis Poirot auprès d'un pêcheur, d'une de ses connaissances ou de ses amis, ce sont d'abord le respect et l'admiration qui s'imposent, puis l'amicale affection qui transperce.

En général, les marins parlent peu, ce n'est pas le cas de Jean-Louis qui sait être prolixe quand le sujet l'interpelle. Son caractère entier, franc, déroutant, réfléchi, détaché, fataliste, passionné à la folie, enfantin quelquefois, est celui d'un vrai marin, de celui qui fait ce qu'il doit faire, c'est tout.

Malgré les journées de douze heures de pêche quand il fallait vendre le poisson, Jean-Louis est resté aussi mordu qu'au temps de son enfance. La pêche est sa vie.

Entre 1985 et 1988, Jean-Louis a publié de nombreux articles — qui n'ont pas leurs pareils — dans la revue *La Pêche et les Poissons*. Les théoriciens ne valent, en général, pas grand-chose sur la rivière. Dans ses articles, Jean-Louis Poirot ne prétend à aucune vérité, il livre le fruit de son expérience de pêcheur surdoué, de chercheur avisé. Son témoignage est une source de réflexion incomparable, un concentré de bon sens. Un ouvrage pourrait être consacré à « la pêche à la mouche selon Jean-Louis Poirot », tant son savoir est vaste. Foin d'idées reçues, de principes, la seule chose qui compte, c'est l'observation et la réflexion.

Lorsque Jean-Louis évoque le sens de l'eau, il ne s'adresse pas à ceux qui pêchent les gobages, une pra-



Coll. Poirot

tique qu'il assimile à l'assassinat, mais à ceux qui savent dénicher le poisson et lui présenter la bonne nourriture. L'importance de la mouche est capitale : si le poisson ne la prend pas quand elle est bien présentée, il est évident alors que ce n'est pas la bonne mouche. Il faut observer et essayer d'autres mouches, jusqu'au succès. Pour Jean-Louis, une mouche doit être belle, bien montée, c'est-à-dire faite avec goût, pour être attractive. De sorte que prendre cinq ou six poissons avec une mouche n'est pas intéressant si, dans le même temps, on peut en prendre douze avec une autre mouche. Le secret de Jean-Louis Poirot est là : trouver LA mouche, savoir la présenter le mieux possible, pêcher près de soi dans les endroits difficiles, c'est-à-dire là où les autres ne pêchent pas ! Cette démarche induit une technique de lancer polyvalente, adaptée aux rivières encombrées. Lui-même a fait ses armes sur le Lot, la rivière qu'il considère comme ayant été la plus fabuleuse quant à ses truites et la plus difficile à pêcher. Jean-Louis recherche les situations « marginales », celles qui lui ressemblent dans un certain sens ; à cette fin, il a adapté son équipement, en tout cas pour



Coll. Poirot

la mouche sèche, à ce mode de pêche : canne courte de 6 pieds, parfois moins, soie de 5 ou 6, permettant à la canne de travailler tout en pêchant court. Voilà pour les armes ; le choix judicieux des munitions conditionne la suite des opérations.

Enfin — et en cela réside un des enseignements de Jean-Louis Poirot — la pêche à la mouche n'est une pêche sportive que dans la façon de prendre le poisson et de le respecter.

La sportivité ne se mesure ni en kilomètres parcourus, ni en performances physiques. La sportivité est une attitude, un comportement, l'expression d'une éthique.

Jean-Louis Poirot est un homme qui ne consent qu'à très peu de concessions, non par obstination ou par fierté, mais parce que la pente qu'il a gravie pour parvenir aux sommets a été raide, et qu'il préfère les chemins qui montent aux autres.

« Heureux qui, comme Jean-Louis Poirot, a fait un long voyage et puis est retourné, plein d'usage et raison, vivre sa passion brûlante en sa Lozère d'élection, loin des humains. » Jean-Louis est devenu Ulysse.